

Bertrand Runtz

« De la littérature à soi »

S'exiler en littérature pour s'ouvrir au monde

Ateliers d'écriture à la maison de Chateaubriand

(octobre 2018 – mai 2019)

... Carnet de bord ...



Vallée-aux-Loups, Maison de Chateaubriand, 17 novembre 2018
© Bertrand Runtz

Atelier n° 1 / samedi 27 octobre 2018

Mémoires du Grand-Bé

La mort n'est-elle pas l'ultime forme d'exil ? Et l'écriture, bien qu'elle-même exil intérieur, une tentative d'y échapper ? Une main tendue par-dessus le gouffre du temps et du tombeau ?

Par-delà la mort, Chateaubriand continue à écrire et nous parle de ce qu'il voit...

- ★ *L'atelier d'écriture se déroulant dans la bibliothèque de la Maison de Chateaubriand, il a été fait pour commencer lecture d'un extrait de mon premier roman, « Amère », qui évoque précisément une bibliothèque. Ceci avait également pour but de permettre aux participants de faire connaissance avec ma langue et mon univers littéraire.*

L'ÉTAGE DU CHANT DU GRILLON possédait un pendant (et non des moindres) au salon : la bibliothèque. Grand-mère accumulait là toute son inculture en d'innombrables ouvrages de collection, numérotés et reliés plein cuir, certains ayant encore leurs feuillets non séparés, toujours vierges.

Toutefois, à la différence du salon, cette pièce n'était pas définitivement close. Sans doute car elle ne pouvait concevoir qu'il fût sérieusement possible de s'y intéresser pour autre chose que leur simple valeur marchande. C'est à peine si elle envisageait qu'on puisse les ouvrir dans l'idée de les lire. Dans son impressionnante myopie, mais qui à la réflexion tenait plutôt des coronaires que de la rétine – ses lorgnons n'y changeaient rien – elle persistait à n'y voir que des chiffres en anciens francs alignés sur un livre de compte méticuleusement tenu à jour, un investissement à long terme.

Tandis que pour moi (particulièrement à cet âge-là) c'était tout un univers à découvrir, ma Terra Incognita, mon voyage de Marco Polo, une tentation irrésistible ; mon pommier croulant sous les fruits à croquer, comme pour mieux échapper à l'enfer de grand-mère.

Plus que la plage, plus que tout le reste, c'était elle *mon île au trésor*... Je partais à l'abordage. Mais avec d'innombrables précautions, sans braillements ni canonnades intempestives, en tapinois sur les tapis de Chine. Il ne fallait surtout pas risquer d'éveiller la suspicion de grand-mère, ne pas réveiller le terrible dragon.

Aussi souvent que cela m'était possible, je donnais l'impression d'aller jouer au fond du jardin. Je donnais le change. Lorsqu'en réalité, je me faufilais à l'étage : la bibliothèque. Je m'avançais sur la pointe des pieds, la grande pièce plongée dans la pénombre ; un peu intimidé, les premières fois. Je me glissais entre les rayonnages qui s'élevaient à la rencontre des moulures du plafond. Je progressais au hasard, au fil des mots, des parfums, en tâtonnant, une gravure entrevue, une couverture effleurée du bout des doigts, une dorure un peu passée.

Grand-mère ne soupçonnait rien. Je prenais de l'assurance. Voilà que je m'enfonçais, plein d'ardeur, dans les sous-bois du lire, le sabre à la main, sans crainte de m'égarer. J'étais dévoré d'impatience et de curiosité : comme j'aimais cela !

Bien sûr, certains passages devaient me rester interdits, précisément ceux à l'intérieur des feuillets clos. C'est à peine si je parvenais à y glisser un œil, écartant les pages au maximum, comme par le trou d'une serrure. Il subsistait toujours des fragments inaccessibles, des passages secrets et qui semblaient ne devoir exister qu'à seule fin de permettre aux personnages de pouvoir m'échapper durant quelques instants. Le temps d'un paragraphe, un chapitre, un début ou bien une fin, ils demeuraient loin de mes yeux. Je devais alors tenter de me représenter ce qu'il advenait d'eux, dans l'intervalle. Comment allais-je les récupérer ? Allais-je même seulement les retrouver ? Ne risquaient-ils pas – de même qu'ils auraient pu s'engager dans une gorge obscure – de disparaître définitivement sans que j'en connaisse jamais la cause exacte ? ! Quelques lignes, une simple phrase, pouvaient parfois y suffire.

La tragédie se jouait sans moi. Je restais désespérément de l'autre côté de la page. Je n'entendais pas sonner le cor de Rolland.

Bertrand Runtz, *Amère*

★ *Par ailleurs, cela permettait d'introduire le premier exercice d'écriture.*

À savoir, tout comme le narrateur qui entre deux pages non découpées doit se représenter ce qu'il advient des personnages, il a été demandé aux participants d'imaginer ce qu'il pourrait y avoir d'écrit entre deux phrases tirées d'une nouvelle de Laurent Gaudé.

Le choix de cet extrait n'était pas anodin et se trouvait en rapport avec le thème de la séance du jour. Cette nouvelle raconte comment, en pleine guerre de 1914/1918, la terre dévastée par les obus décide d'engendrer un Golem vengeur afin d'exterminer les hommes, qu'ils soient indifféremment soldats ou civils...

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction.

.....
.....
.....

..... Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir.

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui les sortit de leur stupéfaction. D'un coup, la masse de terre frémit. Un très léger mouvement la parcourut de haut en bas. On aurait dit un blessé qui râle ou grelotte. Tous les villageois le virent et tressautèrent en même temps. La chose qu'ils avaient devant les yeux vivait encore. Elle allait peut-être se lever et tenter de les engloutir.

Laurent Gaudé, *Je finirai à terre*
Nouvelle extraite du recueil *Les Oliviers du Négus*

- ★ *Pour le deuxième exercice, il a été donné en lecture un texte de John Donne, poète métaphysique anglais.*

Nul homme n'est une île, un tout en soi ; chaque homme est part du continent, part du large ; si une parcelle de terre est emportée par les flots, pour l'Europe c'est une perte égale à celle d'un promontoire, autant qu'à celle d'un manoir de tes amis ou du tien. La mort de tout homme me diminue parce que je suis membre du genre humain. Aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas : il sonne pour toi.

John Donne, *Devotions upon Emergent Occasions*, 1624

Cet extrait permettait d'une part d'illustrer les liens qui peuvent relier des auteurs radicalement différents tels que John Donne, poète métaphysique, et

Ernest Hemingway, « Papa » pour les intimes (ce texte a en effet inspiré à Hemingway le titre de son roman Pour qui sonne le glas), mais surtout il permettait de rappeler la proximité qui existe entre les écrivains et les lecteurs, et, j'oserais dire, les liens d'amitié...

Lorsqu'un écrivain meurt, n'est-ce pas aussi un peu de nous qui disparaît ?

Fort heureusement, il y a les bibliothèques !

Tout comme John Donne et Hemingway, François-René de Chateaubriand est toujours parmi nous !

À la suite de cette lecture, il a donc été demandé aux participants de nous parler d'un ami écrivain à travers une évocation, un dialogue, une lettre...

Moi-même, je me prêtai au jeu...

Pourquoi j'effectue, à l'occasion, certains exercices/jeux d'écriture ?

La chose n'est pas forcément habituelle.

Mais partant du constat qu'en écrivant à chaud, puis en lisant devant l'ensemble du groupe leur production, les participants « se mettent en danger », je trouve normal de prendre parfois le risque de cette écriture en direct. C'est là en quelque sorte une manière de rendre la politesse et la confiance à ceux et celles qui s'en remettent à moi le temps d'un atelier.

Bien évidemment, ma priorité reste les participants et il n'est pas ici question pour moi de chercher à faire œuvre littéraire, quand bien même cela surviendrait au détour d'une phrase...

C'est ainsi que vous pourrez lire à la suite quelques textes, légèrement remaniés, qui sont nés d'exercices proposés au cours des ateliers. Certains en resteront là tandis que d'autres, peut-être, prolongeront leur vie au-delà...

Voici le texte écrit à partir de la consigne donnée après la lecture de l'extrait de John Donne.

Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive

Bruno s'engouffra dans le premier wagon venu. Il était temps. À peine à l'intérieur, le train démarra avec un chaos. Bruno se raccrocha de justesse. Un peu plus tôt, il était lui-même parti en catastrophe de chez lui. C'est tout juste s'il avait eu le temps

d'avalier un café. Mais désormais plus besoin de se presser, pensa-t-il, il était lancé sur des rails. L'idée le fit sourire.

°

Le compartiment était vide et, par une bizarrerie, plongé dans une semi-obscurité. Seul un néon clignotait faiblement. Loin d'importuner Bruno, cela lui procura un sentiment d'apaisement. Comme s'il poursuivait un rêve familial et pourtant confus dont le détail s'obstinerait à lui échapper. L'impression d'être en route vers nulle part, ce qui n'était peut-être pas si faux. Que lui importait somme toute ce fichu rendez-vous commercial... Pour la deuxième fois, il se sourit à lui-même.

Bien sûr il ne pouvait se permettre de négliger cette entrevue avec Monsieur Machainchos, Directeur général des ventes, cela faisait des semaines qu'il lui courait après... La vie a parfois de ces contingences de peu d'importance auxquelles il est néanmoins difficile de surseoir.

Bruno alla s'installer près d'une fenêtre, volontairement à contresens de la marche. Il n'avait jamais été sujet au mal de train que redoutent certains voyageurs placés ainsi. Bien au contraire. C'était pour lui un véritable plaisir de voir surgir le paysage d'une seconde à l'autre, tel détail dont il pouvait ensuite suivre l'éloignement progressif avec un petit pincement au cœur – mais qui secrètement le ravissait ! – plutôt que de voir les choses apparaître à l'horizon et se préciser à chaque tour de roues. Avant qu'elles ne disparaissent brutalement dans son dos.

Mais aujourd'hui, avec une purée de pois pareille, de quoi pouvait-il espérer s'émerveiller ? Peut-être le brouillard finirait-il par se lever...

°

Bruno colla le nez au carreau et laissa son regard errer parmi les lambeaux de gaze qui laissaient tout juste entrapercevoir, en bordure de voie, des arbres aux feuillages dégoulinant d'humidité, quelques habitations recroquevillées sur elles-mêmes. Et sur tout cela, une lumière incertaine, comme hésitante, filtrée à travers l'eau trouble d'un aquarium.

En franchissant le pont du canal, le train ralentit légèrement. C'est alors que la porte de communication avec le compartiment voisin s'ouvrit sur le contrôleur. L'homme s'avança dans la travée, entre deux grésillements du néon, Messieurs-Dames bonjour, contrôle des billets s'il vous plaît !

Bruno ne put s'empêcher de sourire pour la troisième fois, hormis le contrôleur et lui il n'y avait personne d'autre dans le wagon ! Peut-être même se trouvait-il être le seul voyageur de tout le train...

Il tendit son billet, Bonjour Monsieur.

Leurs regards se croisèrent, On est mieux là que dehors !

Bruno opina vaguement du chef, guère désireux d'engager la conversation, ce à quoi le contrôleur semblait disposé pour sa part. Il tardait à restituer son billet à Bruno. Finalement il toussota, Cher Monsieur, je suis désolé de vous informer que vous vous êtes trompé de train. Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive...

Bruno le regarda éberlué, Comment cela ?!

Le contrôleur soupira légèrement, À cette heure-là, il y a deux trains à quai qui partent presque en même temps. Il faudrait qu'ils l'indiquent mieux en gare. J'ai déjà signalé le problème à plusieurs reprises. Mais je ne suis que contrôleur, alors vous pensez bien... Maintenant, vous allez devoir descendre dans trois arrêts, surtout pas avant ! Dans deux heures, vous aurez une correspondance...

Cette fois, Bruno était parfaitement réveillé, Deux heures !!!

Le contrôleur hocha la tête en lui restituant son titre de transport, Oui, malheureusement vous n'avez pas le choix.

Bruno scrutait fixement son billet de train, comme si cela avait eu le pouvoir de changer les choses, Mais comment vais-je faire ?

Il pensait à Machainchos, il allait être furieux ! C'était foutu pour leur rendez-vous...

Soudain, il sentit la main du contrôleur se poser familièrement, presque fraternellement, sur son épaule, Tenez, voici un vieil ami qui vous aidera à passer le temps. Faites-lui confiance, c'est un enchanteur !

Il venait de sortir de l'intérieur de son veston un livre à la couverture passablement usagée, cornée aux coins, Je vous en prie, prenez-le... Cela me fait plaisir.

Tout était allé si vite, Bruno s'entendit remercier le contrôleur. Déjà celui-ci s'éloignait comme il était apparu, entre deux grésillements du néon, Bonne fin de voyage Monsieur !

Bruno regarda le livre que l'homme lui avait glissé pour ainsi dire d'autorité entre les mains : Romain Gary - *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*.

Il releva vivement la tête pour rappeler le contrôleur, mais trop tard : la porte de communication avec le wagon suivant venait de se refermer.

Fin alternative

Soudain, il sentit la main du contrôleur se poser familièrement, presque fraternellement, sur son épaule, Bon courage, Monsieur...

Déjà celui-ci s'éloignait comme il était apparu, entre deux grésillements du néon, Et bonne fin de voyage !

Tout était allé si vite, Bruno s'entendit remercier le contrôleur. Deux heures d'attente à tuer ! Autant dire une éternité. Machinalement, il jeta un regard autour de lui et c'est alors que ses yeux tombèrent en arrêt sur la forme caractéristique d'un livre en édition de poche oublié sur la banquette juste en face de lui. Incroyable ! Jusque-là, il ne l'avait pas remarqué. Bruno se pencha, Avec un peu de chance le bouquin ne serait pas trop nul...

Romain Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable.*

Bertrand Runtz

- ★ *Pour le troisième exercice, il a été donné à lire un extrait du livre « Sous la terre » de Courtney Collins.*

Au-delà une nouvelle fois de la proximité avec le thème, ce choix a été fait car il permet de poser la question centrale du narrateur. Qui nous raconte l'histoire ?

En fonction de la réponse apportée cela change tout, l'angle de vue peut être radicalement différent.

Dans le cas de ce roman australien, l'auteur étant originaire de Nouvelle-Galles du Sud, le narrateur est un enfant mort, tué peu après sa naissance par sa mère. C'est lui, de dessous la terre, qui nous raconte l'histoire tumultueuse de sa mère, proposition radicale s'il en est.

Ce premier roman de l'auteur, publié en 2012, a été sélectionné pour plusieurs prix. Pour reprendre la 4^e de couverture, « Sous la terre » est une ode à la liberté aussi envoûtante que cruelle.

(À noter que l'atelier d'écriture se voulant souple et convivial, en fonction des échanges et des discussions, il peut arriver qu'entre la séance donnée le matin et celle donnée l'après-midi surviennent des différences. C'est le cas pour cet exercice qui a été fait par les participants du matin, mais l'extrait uniquement lu par ceux de l'après-midi.)

Si la terre pouvait parler, de qui raconterait-elle l'histoire ? Sa préférence irait-elle à ceux qui, à genoux sur elle, se sont écharpé les doigts à la retourner à mains nues ? À ceux qui, soir après soir, s'y laissaient choir comme sur le sein d'une mère, l'arrosant de leurs larmes et de leur sang ? Ou à ces autres qui aspirent à s'en éloigner, aussi loin que les oiseaux, coupant le ciel dans une stridence qui ne connaît pas les pleurs ?

Courtney Collins, *Sous la terre*



Atelier d'écriture du 27 octobre 2018 © CD92/Olivia Sanchez

- ★ *Pour le quatrième et dernier exercice introduisant le thème de la journée – François-René de Chateaubriand, enterré sur le Grand-Bé, continue par-delà la mort à écrire et nous parler de ce qu'il voit – il a été donné lecture d'un extrait de « Au revoir Monsieur Friant » de Philippe Claudel.*

C'est très beau la Toussaint. Bien des gens trouvent cela triste, mais les cimetières jamais ne sont aussi joyeux. On y vient en ribambelle, en famille, en procession rutilante, en voiture ou à pied. On porte des fleurs, des bouquets, des pots de chrysanthèmes, des brasiers de bruyère. Les allées de gravier, mortes toute l'année, résonnent ce jour-là des pas de tous les vivants. J'aime à penser que les défunts sentent ce

martèlement en haut et qu'ils se retournent alors, un peu agacés, dans leur tombe, pour y trouver le sommeil.

Philippe Claudel, *Au revoir Monsieur Friant*

Il a ensuite été demandé aux participants d'imaginer une courte narration mettant en scène Chateaubriand sur le Grand-Bé et pourquoi pas, les propositions précédentes ayant eu tendance à induire des histoires sombres, ne pas hésiter cette fois à emprunter un ton humoristique...

Atelier n° 2 / samedi 17 novembre 2018

En campagne

Profitant de l'exposition autour de Napoléon à la maison de Chateaubriand, nous retrouvons Bonaparte en pleine bataille. Alors que le canon tonne autour de lui, que les hommes meurent, son esprit bat la campagne. N'ayant jamais totalement abandonné son premier amour de jeunesse, la littérature, il pense au chapitre d'une nouvelle qu'il est en train d'écrire...

- ★ *Le thème de l'atelier d'écriture du jour ayant pour cadre un champ de bataille, il a été fait le choix de proposer pour commencer un texte qui, décrivant une scène de guerre apocalyptique, n'en offre pas moins une vision poétique. En quelque sorte, c'est effroyablement beau. Comme si, finalement, de mettre en avant le côté « poétique » de cette scène était peut-être mieux à même de faire ressentir toute son horreur, plutôt qu'une simple description factuelle...*

Le lac était comme une immense plaque de marbre blanc sur laquelle étaient posées des centaines et des centaines de têtes de chevaux. Les têtes semblaient coupées au couperet. Seules elles émergeaient de la croûte de glace. Toutes les têtes étaient tournées vers le rivage. Dans les yeux dilatés on voyait encore briller la terreur comme une flamme blanche. Près du rivage, un enchevêtrement de chevaux féroce ment cabrés émergeait de la prison de glace.

Puis vint l'hiver. Le vent du nord balayait la neige en sifflant, la surface du lac était toujours nette et lisse comme pour un concours de hockey sur glace. Au cours des jours ternes de cet hiver interminable, vers midi, quand un peu de pâle lumière pleut du ciel, les soldats du colonel Merikallio descendaient au lac, et s'asseyaient sur les têtes des chevaux. On eût dit les chevaux de bois d'un carrousel.

Curzio Malaparte, *Kaputt*

Il a été demandé aux participants d'imaginer une suite au texte, libre à eux de rester dans la fumée et la poudre du champ de bataille ou bien, ainsi que le proposait le thème du jour, de laisser leur imagination s'évader et fuir le

carnage, pourquoi pas afin de rejoindre l'enfance et ses souvenirs préservés, le temps heureux des carrousels de bois.

- ★ *Pour le deuxième exercice, partant du constat que lors du premier atelier très peu de participants avaient songé à donner un titre à leur texte, il a été proposé d'imaginer une courte narration en s'inspirant de titres de futurs romans, nouvelles, poèmes... que Charles Baudelaire a laissés sans suite à sa mort.*

Le titre aura été soit choisi parmi ceux proposés dans la liste, soit tiré au hasard dans un chapeau... Compte tenu du nombre de participants, ils pouvaient piocher deux titres dans le chapeau.

Le marquis invisible.

Le portrait fatal.

L'amour parricide.

L'almanach.

La fin du monde.

Pile ou face.

Le triomphe du jeune Boniface.

La Licorne.

La maîtresse de l'idiot.

Une brebis galeuse.

Une infâme adorée.

L'automate.

Les enseignements d'un monstre.

Le crime au collège.

Le catéchisme de la femme aimée.

Le mari corrupteur.

Les monstres.

Les heureux de ce monde.

Le monde sous-marin.

Une ville dans une ville.
Les mineurs.
Le rêve prophète.
Le prétendant malgache.
Le fou raisonnable et la belle aventurière.
Le déserteur.
Le boa.
Une rancune.

Par ailleurs, il aura été donné à entendre le poème de Charles Baudelaire « La cloche fêlée » tiré des « Fleurs du mal », interprété par Jean-Louis Murat sur des musiques composées par Léo Ferré (album « Charles et Léo »).

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume,
Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

Charles Baudelaire, *La cloche fêlée*

De par ses références guerrières mis en forme poétique, ce choix s'inscrivait dans la thématique du jour mais il venait aussi en écho direct à l'extrait du roman de Curzio Malaparte, « Kaputt » : « Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts ».

- ★ *Afin d'introduire le troisième et dernier exercice du jour, mettant en scène Napoléon, il aura tout d'abord été donné lecture des premières lignes d'une nouvelle de Napoléon Bonaparte écrite en sa jeunesse, puis d'un extrait de « La bataille » de Patrick Rambaud. Les participants ont eu le choix de poursuivre les premières lignes du texte de Napoléon ou bien de poursuivre l'extrait du texte de Rambaud...*

Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ?

Napoléon Bonaparte, *Sur le suicide*

– « Avec l'appui de Legrand, Carra-Saint-Cyr et les tirailleurs de ma garde, Masséna reprendra une position plus ferme dans Aspern. Les voltigeurs de Molitor, on les tiendra en réserve, ils l'ont mérité. Boudet défendra Essling. »

L'empereur but et en se levant, congédia ses invités. Lannes s'en alla seul, son bicorne sous le bras. Il n'avait pas plus sommeil que faim. Il traversa le petit pont que les blessés encombraient pour gagner la maison de pierre où il s'était reposé la veille dans les bras de Rosalie, mais cette nuit le pavillon de chasse était vide. La fille avait repassé le pont avant sa rupture, tôt la veille. Il aurait voulu lui laisser un cadeau, cette petite croix d'argent ciselé incrustée de diamants, qu'il portait à son cou depuis l'Espagne. Cela le renvoya quelques mois en arrière, à Saragosse, quand...

Patrick Rambaud, *La bataille*



Vallée-aux-Loups, Maison de Chateaubriand, 17 novembre 2018
© Bertrand Runtz

Mes écrits de ce 17 novembre 2018...

- ★ *Texte écrit lors du premier exercice, à partir de l'extrait de « Kaputt » de Curzio Malaparte*

Tout doux Staline

Helmut se laissa lourdement tomber sur le sol. Son uniforme était noirci de fumée et maculé de boue, de neige sale, de taches indistinctes mais mieux valait ne pas pousser l'examen trop loin, l'imagination en racontait déjà suffisamment. Bien plus qu'on ne l'aurait souhaité...

Comme un chien tourne sur lui-même avant de se coucher, il roula sur le côté. On put voir que dans son dos, sa vareuse avait été la proie des flammes.

Karl, déjà allongé sur une couverture jetée à même le sol de la tente, toussa en relevant péniblement la tête. Les heures qui venaient de s'écouler avaient mis à rude épreuve la compagnie, plus d'un tiers des hommes ne se relèveraient pas, sans compter les blessés. Le plus terrible avait été le feu, Ton dos, ça va Helmut ?

Celui-ci fit un geste vague de la main en direction de Karl, comme si cela était de peu d'importance et pourtant la morsure des flammes avait été cruelle, la douleur encore vive. Il faudrait qu'il s'en préoccupe plus tard, pour l'instant il ne songeait qu'à dormir. Se laisser tomber dans un grand trou noir d'oubli. Plus tard...

Il ramena ses genoux contre la poitrine.

Dans cette position, ses bottes maculées de boue semblaient encore plus énormes. On aurait dit un monstrueux fœtus.

°

Déjà ses yeux se fermaient, lorsqu'un hennissement déchira le silence. Tandis que dans le même temps, la toile de tente s'enfonçait, ébauchant la forme d'une tête de cheval. Puis celle-ci se retira et la toile reprit sa position initiale. Helmut et Karl se dévisagèrent avec effroi comme s'ils venaient de voir apparaître un fantôme. Un nouvel hennissement retentit, Staline !

Les deux hommes éclatèrent de rire. C'était Staline, le cheval d'Helmut ! Il avait réussi à le sauver des flammes et à contenir sa panique en l'aveuglant à l'aide d'une capote ramassée sur un cadavre. Ainsi guidé par la voix familière de son maître, sa poigne ferme et calme au milieu de la furie dévastatrice, l'animal s'était laissé entraîner vers le nord tandis que les autres chevaux, affolés, se ruaient vers le lac. Helmut espérait qu'ils s'en étaient sortis.

Au fil des mois, il s'était résigné à la vision de tous ces cadavres d'hommes, amis ou ennemis, ce charnier sans cesse renouvelé, mais il n'avait jamais pu s'habituer à la vision des chevaux morts.

Dehors, Staline hennit à nouveau, un long hennissement qui se mêla à la plainte du vent qui venait de se lever. Et alors, du fond d'un sommeil plus profond que le sommeil, Helmut s'entendit murmurer, Tout doux Staline. Tout doux...

Puis cette fois, le noir acheva de se refermer sur lui.

Bertrand Runtz

- ★ *Pour le deuxième exercice, ayant décidé de m'en remettre au hasard, j'ai pioché dans le chapeau les deux titres suivants parmi ceux laissés en plan par Baudelaire :*

Le crime au collège / Le triomphe du jeune Boniface

J'ai décidé d'imaginer une histoire qui mêle les deux titres...

Le crime du jeune Boniface

Philippe se pressa vers le fond de la cour. Les autres étaient déjà là, Alors c'est entendu ? On est tous d'accord pour le faire !

Philippe ignorait de quelle décision il s'agissait, mais il était partant. Par principe.

Oui ! lança-t-il en guise de salut de bienvenue.

Pierre-Henri, le meneur, se tourna vers lui, Parfait, je savais que je pouvais compter sur toi. Sur vous tous ! Cette fois, Boniface, on va lui régler son compte !

°

Boniface... Le fayot de la classe toujours à faire ses simagrées avec les profs, oui Madame... bien Monsieur... Sale morpion !

Sûr que c'était lui qui avait mouchardé pour l'ancienne grille du souterrain qui permettait de sortir discrètement du collège et débouchait derrière l'église, au fond du jardin du presbytère...

Mais il ne perdait rien pour attendre... Cette fois, il allait le payer ! Ils allaient l'écraser définitivement !

°

Et en effet, le lendemain matin, tous ceux qui n'étaient pas dans la conspiration – notre Boniface au premier chef, accompagné comme à son habitude par sa « môman » – eurent la surprise de découvrir que la publicité peinte sur le mur aveugle du café ruraliste « La Civette », mitoyen du collège, avait été quelque peu retouchée sauvagement durant

la nuit. Désormais ce n'était plus DUBO DUBON DUBONNET
qu'on pouvait lire mais :

DUBO DUBON DUBONIFACE

Il n'y survécut pas.

Bertrand Runtz



© Paul Kersaudy – pluieetbeautemps.com

Atelier n° 3 / samedi 15 décembre 2018

L'objet voyageur

Exilé dans sa chambre à la suite d'un duel, Xavier de Maistre nous propose dans son *Voyage autour de ma chambre* le récit d'un voyage vertical plutôt qu'horizontal. Une déambulation dans le musée et l'exposition autour de Napoléon « L'Empire en boîtes » sera l'occasion de choisir un objet pouvant voyager dans une poche, une malle, et lui faire raconter sa vie, ses aventures et mésaventures...

Le chanteur et compositeur Bernard Lavilliers fera office de guide avec sa chanson *Les Aventures extraordinaires d'un billet de banque...*

- ★ *Lors des deux ateliers précédents, le thème du jour avait été traité en dernier. Comme il est parfois bon de changer et de ne pas s'inscrire dans une routine, mais aussi afin d'être sûr d'aller au bout de l'exercice qui nécessitait au préalable la visite de l'exposition, il fut cette fois donné en premier.*

Lecture aura donc été faite pour commencer d'extraits du « Voyage autour de ma chambre » de Xavier de Maistre. Au-delà du thème du voyage abordé d'un pas de côté, si je puis dire, il est avéré que Xavier de Maistre a non seulement lu Chateaubriand mais qu'il l'a apprécié. (L'on peut se référer avec profit à l'ouvrage d'Alfred Berthier : « Xavier de Maistre, Étude biographique et littéraire » – <https://archive.org/details/xavierdemaistre00bert/page/266>)

Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite : je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin ; de là je pars obliquement pour aller à la porte ; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. C'est un excellent meuble qu'un fauteuil ; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. Un bon feu, des livres, des plumes ; que de ressources contre l'ennui ! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelques douces méditations, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis ! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité sans vous faire sentir leur triste passage...

[...]

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction. Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira ; mais défiez-vous beaucoup de l'autre, surtout quand vous êtes ensemble !...

[...]

Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes ; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire ; en sorte que l'autre continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus...

[...]

Pendant que mon âme faisait ces réflexions, l'autre allait son train, et Dieu sait où elle allait ! Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dérivait tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à la porte de madame de Hautcastel, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse à penser au lecteur ce qui serait arrivé, si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame...

[...]

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire : on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement ; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de

terre ; et, tout en me balançant à droite et à gauche, et en gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. – C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé. – Là ma main s'était emparée machinalement du portrait de madame Hautcastel, et l'autre s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait.

Xavier De Maistre, *Voyage autour de ma chambre*

- ★ *Nous avons ensuite écouté la chanson de Bernard Lavilliers « Les Aventures extraordinaires d'un billet de banque ».*

Dans celle-ci, le narrateur se trouve être le billet de banque lui-même. Il est celui qui nous raconte, à la première personne, les péripéties de son existence – et il n'est pas avare de révélations !

Une fois de plus, le choix de ce texte ne se limite pas au fait qu'il introduise le thème du jour. Il existe plusieurs points communs entre Chateaubriand et Lavilliers, en dépit de leurs univers si éloignés.

Tout d'abord, l'un comme l'autre se sont engagés à leur manière en politique et ont « milité » par leurs écrits, et puis les voyages ont été fondamentaux chez eux, pour ne pas dire qu'ils les ont fondés... Mais par-dessus tout, peut-être, ils ont l'amour des mots en partage.

Bernard Lavilliers est avant tout un compositeur même s'il est à l'occasion interprète de talent. On peut écouter notamment sa très belle mise en voix et musique du poème de Rudyard Kipling « If » sur l'album éponyme.

Mais pour l'heure, écoutons déjà ce que souhaite nous confier ce fameux billet de banque.

J'ai débuté ma carrière
Dans un hold-up audacieux
Y avait d' la cervelle par terre
Les flics étaient très nerveux
Continué dans un boxon
Dans le slip d'une souris
Puis passé dans le ceinturon
D'un marchand de paradis
Qui s' fit dézinguer plus tard
Mais ça, c'est une autre histoire

C'était un tueur à gages
Qu'arrondissait ses fins de mois
C'est pas qu' dans ce boulot-là
On soit souvent au chômage
Surtout que par les temps qui courent
La liberté et l'amour
Travaillent pour la République
Comité d'action civique

Je me suis multiplié
Chez un type assez bizarre
Qui travaillait tard le soir
À la plume et au pochoir
Voyagé dans des mallettes
Dans des fourgons, des tablettes
Dans des jeans ou de la soie
En Jaguar et en Matra

J' suis même passé dans vos poches
Grippé par vos doigts crochus, hein, crochus
J'étais même au PSU
Au Parti et à Minute
Avant de faire la culbute
Dans les poches de Lavilliers
Ouais, mais ça n'a pas duré

J'ai dormi chez des prélats
Entre deux doigts d'arnica
Trois bons mots, une caresse
Au vicaire et sur les fesses
Je suis le pouvoir d'achat
Je suis celui qui décomplexé
Je suis le dernier réflexe
Qu'on n'est pas près d'oublier

Essayez d' me supprimer
Dans un coin sur la planète
Y en a qui f'raient une drôle de tête
Y en a même qui en sont morts
Allende dans le décor

Je suis passé sous les tables
J'ai glissé sur des tapis
Dans des poches confortables
J'ai pris un peu de répit

Dans les mains d'un mercenaire
Puis dans la révolution
J'ai participé, mon frère,
A des tas d' combinaisons

Si tu savais ce que je sais
Dans quelles mains je suis passé
Tu t'en ferais pas beaucoup
Pour ta p'tite éternité
J'ai voulu me racheter
Mais voilà, j'étais trop cher
Depuis que les financiers
Mettent mes vertus aux enchères

Depuis que les poètes maudits
Comptent leurs économies
Je suis une pute aux nerfs d'acier
Je sais tout mais j' dirai rien
C'est peut-être préférable
Pour l'idéal républicain
J'aimerais crever, tu sais,
J'aimerais qu'on m' foute la paix

Bernard Lavilliers, *Les Aventures d'un billet de banque*
(album *Le Stéphanois*, 1974)

- ★ *Puis vint le moment de passer à l'étage de la Maison de Chateaubriand afin de visiter l'exposition « L'Empire en boîtes ». La consigne étant donc de choisir un objet parmi tous ceux exposés. Puis, de retour dans la bibliothèque, de lui faire raconter son histoire, à l'instar du billet de banque...*

Mais le choix n'était pas aisé !

Cette exposition propose un véritable voyage poétique et émouvant dans l'intimité de Napoléon.



Atelier d'écriture du 15 décembre 2018 © Bertrand Runtz

Passant de l'un à l'autre des participants, pris au jeu, je choisisais moi-même un objet que j'avais tout d'abord confondu avec un autre. J'imaginai d'écrire un petit texte dont l'un des ressorts serait précisément cette méprise...

Le voici.

« Au brochet »

Ah ! si Marcel savait !

Il me traiterait avec un peu plus de délicatesse et de respect. De déférence. Mais le pauvre, sorti de son café bureau de tabac « Au brochet », que connaît-il de l'histoire de France ? De moi ?

Rien de rien !

Il se croit bien finaud avec son décapsuleur de poche, repliable, qu'il utilise à tout bout de champ, surtout lorsqu'un nouveau consommateur s'égare en ces lieux. Il faut dire que je ne suis pas commun, je suis unique dans mon genre. D'autant plus que Marcel m'a apporté une amélioration, du moins c'est ce qu'il s' imagine dans sa naïveté brute.

À peine tombé sous sa coupe, voilà qu'il s'est mis en tête de m'amoin drir du col à grand renfort de lime à métaux, en pestant et suant sur ces couillons de designers parisiens qui n'ont pas le moindre sens pratique !

Mais désormais, il est content. Pas une seule capsule qui me résiste. La vérité est qu'il m'adore et, pour être honnête, je crois bien que j'ai moi-même fini par m'y habituer, à mon limonadier...

°

Il m'a déniché sur une brocante de rue, au milieu du fatras et des bibelots habituels. À croire qu'il existe aujourd'hui dans ce pays des manufactures spécialisées dans ce genre d'articles. Car – croyez-moi ! – j'en ai vu de ces éventaires branlants sur leurs tréteaux, de ces déballages sur tissus défraîchis, quand ce n'étaient pas de simples étalages de hasard sur un maigre carton déplié à même le sol... et que l'on se tenait prêt à faire disparaître en un tour de main au fond d'un sac, si d'aventure la maréchaussée semblait vouloir y mettre le nez de trop près...

Comment j'en suis arrivé là ?

C'est une bien triste et douloureuse histoire...

Lorsque je songe que naguère j'accompagnais l'Empereur dans tous ses déplacements. Oui, l'Empereur ! Vous avez bien entendu. Et pas Hadrien ou Marc Aurèle, n'exagérons tout de même pas, je ne suis pas si vieux que cela. Mais le grand, l'unique, Napoléon Bonaparte !

Assurément, si j'essayais de lui dire, à mon pauvre Marcel, il me regarderait avec des yeux de merlans frits, puis il secouerait la tête en s'esclaffant. Avec les clients, il est pourtant habitué à en entendre des balivernes, des tartarinades de comptoir, mais alors là : son décapsuleur et Napoléon ! Ce serait la meilleure de l'année, si ce n'est de la décennie...

« Ben mon cochon, à force de goûter de la capsule, t'en tiens une sacrée bonne, toi ! Il va peut-être falloir que je te mette à l'eau ferrugineuse... »

°

Et pourtant, j'étais bien au service de mon Empereur. Pour le meilleur comme pour le pire, selon la formule consacrée. Oui, j'étais dans son intimité.

De tout son fier bataillon de portemanteaux de voyage, j'étais celui à qui revenait l'insigne honneur de recueillir nuitamment sur mes étroites mais solides épaules de métal sa chemise, de sorte qu'il la retrouve prête à servir au matin, reposée, le pli martial, et non pas jetée sur un coin de malle de campagne, froissée et crottée par la boue.

Encore aujourd'hui, en dépit de ce cruel déclassement, je peux me targuer d'avoir été le plus vieux et fidèle grognard de sa garde-robe...

Puis il y eut Waterloo et sa morne plaine.

Je tombai entre les mains adverses, pour mon plus grand malheur !

Du moins parvins-je à échapper au déshonneur suprême de passer au service de l'ennemi en me grippant volontairement l'articulation. Rien ne put y faire, pas même le maréchal-ferrant mis à contribution. De guerre lasse, on se débarrassa de moi. Je connus alors une longue descente aux enfers dont je préfère taire les détails tant ils m'affligent...

Et me voici aujourd'hui « Au brochet », chez Marcel, mais si vous saviez ce que je sais. Dans quelles mains je suis passé. Vous ne vous en feriez pas beaucoup pour votre p'tite éternité !

Vous savez, finalement ce n'est pas plus mal que le bonhomme ignore tout de mon histoire, alors n'allez surtout pas la lui conter après deux ou trois chopines ! Si par le plus grand des hasards le bougre venait à vous prêter une oreille compréhensive, pire encore s'il se mettait à prêter foi à vos propos, je risquerais bien de finir sur le mur, au-dessus du comptoir, dans un cadre doré à la peinture de trois sous pour toute récompense de mes services rendus à l'Empire et au Royaume du Brochet.

Définitivement mis au rencart. Dans une déplorable promiscuité avec cette ardoise où Marcel, philosophe à ses heures, a inscrit à la craie : « Ici le ciel est trop haut, le plancher trop bas, seul le comptoir est à la bonne hauteur... »

J'aurais pu tomber plus bas, croyez-moi.

Bertrand Runtz



Nécessaire de portemanteau de l'Empereur présenté dans l'exposition « L'Empire en boîtes »

- ★ *Pour le deuxième exercice du jour, partant de l'idée que c'est le langage qui fait l'Homme, les mots que l'on s'échange, j'ai décidé d'en choisir un qui serait déjà en lui-même proposition de voyage :*

« Pays ».

Puis j'ai retenu quatre livres dans les titres desquels les auteurs ont précisément tourné autour de ce mot... Il y en aurait eu bien d'autres possibles, mais j'ai limité et arrêté mon choix sur quatre ouvrages très différents les uns des autres, mais que j'ai lus et aimés.

J'ose dire qu'ils sont désormais un peu mes pays. De ma famille. Je les habite autant qu'ils m'habitent.

Laissez-moi vous les présenter :

- *Le pays où l'on n'arrive jamais - André Dhôtel*
- *Le pays qui vient de loin - André Bucher*
- *Pays perdu - Pierre Jourde*
- *Le pays où l'on revient toujours - Kirsty Gunn*

Après avoir lu un extrait de chacun, les participants ont reçu pour consigne d'utiliser la phrase surlignée comme incipit de leur propre texte, libre à eux d'utiliser ou non des éléments des trois autres extraits.

Par ailleurs, je les ai engagés à essayer d'imaginer un titre pour leur narration qui contiendrait à son tour le mot « Pays », manière de poursuivre l'échange et le voyage en l'ouvrant sur d'autres horizons...

C'était un coin de la campagne qui vous sortait de l'esprit tant que vous ne vous retrouviez pas plongé dedans. Dès lors, cinquante kilomètres après l'embranchement, les contours familiers du paysage exerçaient à nouveau leur emprise. Il y avait les basses collines jaunes, froissées comme de vieux tapis, qui se soulevaient de part et d'autre de la voiture puis retombaient pour former des prairies, des buttes. Leurs flancs usés étaient tout râpés, dévoilant une terre grise à travers l'herbe pauvre, qui constituait un bien rêche matelas. Par endroits, des rochers saillaient comme des planches, ou des os.

Vous aviez beau rouler pendant des heures, songeait la femme, sur des routes mornes, vous en reveniez toujours là. Pendant des kilomètres, le paysage derrière la vitre de la voiture s'était déroulé, aussi plat et propre que du papier peint, mais maintenant il y avait cette brèche dans les collines, cette route de gravier. S'enfonçant de plus en plus dans les terres, la piste suivait les lignes tourmentées du relief. Il n'y avait pas la place pour faire demi-tour. Les gens qui empruntaient cet itinéraire, ne changeaient pas d'avis comme ça : ils s'en allaient, ou bien ils revenaient. Pour eux, voyager dans une direction unique était une loi de la nature – et tandis qu'elle pénétrait plus profond dans les terres, la femme sentait l'angoisse qui étreignait son cœur-boussole. Il n'y avait pas de retour en arrière pour elle non plus. Sa place était là. À présent elle se souvenait.

Kirsty Gunn, Le pays où l'on revient toujours

L'ai-je jamais eu, ce pays perdu ? Je le perds, je ne cesse de le perdre. Dans mon esprit, dans ma mémoire, à chaque heure de mes séjours là-bas je le soutiens en moi comme on aide à marcher un vieux parent dans les corridors d'un hospice, espérant qu'il demeure encore en lui un peu de lui-même. Son corps me pèse. Ses toitures de lauzes s'écroulent, ses vieux murs s'effondrent ou sont démantelés, ses chemins creux arrachés par les bulldozers, ses forêts rasées, ses landes livrées

aux plantations et ses prés aux pneus en tas, aux ballots sous plastique. Tout cela sur moi, sur mes épaules ?

Pierre Jourde, *Pays perdu*

Il y a dans le même pays plusieurs mondes véritablement. Si l'on explore les Ardennes, ce n'est pas une forêt que l'on découvre, mais mille forêts. Dans les contrées situées au nord, jusqu'au Rhin ou jusqu'au port d'Anvers, ce sont des centaines de collines et de plaines chargées de richesses, et l'on peut voir aussi les eaux immenses des canaux, des fleuves, des bras de mer, tandis qu'au cœur des villes, sur des places, souvent désertes, s'élèvent des beffrois qui inspirent autant de terreur que d'admiration...

[...] Gaspard regarda l'enfant sans rien répondre. Les yeux de son ami gardaient leur transparence farouche, cette grande pureté qui était comme une lumière jaillissante.

André Dhôtel, *Le pays où l'on n'arrive jamais*
(Prix Femina 1955)

Cette nuit-là, Jérémie ne dormit guère. Il tournait, se retournait, essayant d'échapper à son rêve, un rêve tissé de sentiments contradictoires, c'était ce que décrivait le songe éveillé, maintenant. Il entendait la voix de sa mère, Lara : « Il faudrait, disait-elle à son compagnon Laurent, beau-père de Jérémie, il faudrait le ramener chez nous. » Ensuite, il voyait se découper, immense devant son lit, le grand-père Samuel qu'il n'avait pas revu depuis quatorze ans et qui déclarait :

– Tu dois partir désormais. Sois courageux, petit.
Les choses se passeraient ainsi. Enfin presque.

André Bucher, *Le pays qui vient de loin*

Atelier n° 4 / samedi 12 janvier 2019

Lettres amoureuses

Dans sa nouvelle de jeunesse *Dialogue sur l'amour*, Napoléon s'adressant à son ami Des Mazis s'acharne à dénigrer le sentiment amoureux : « Je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel... » Pourtant, quelques années plus tard, le même Napoléon écrit avec flamme : « Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Élysée. Baiser à la bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein, partout, partout ! » Que pourrait lui répondre l'ami Des Mazis ?

- ★ *Lecture aura donc été faite pour commencer du début de la nouvelle de Napoléon « Dialogue sur l'amour » écrite en 1791. Napoléon a alors 22 ans. C'est un jeune homme et l'on peut s'amuser et s'interroger en lisant sous sa plume : « Je fus jadis amoureux », comme s'il parlait en homme de grande expérience qui a vécu et en a tiré de sages leçons...*

En parallèle de cette nouvelle de « jeunesse », il aura été également fait lecture d'une lettre de « maturité » que Napoléon adresse à Joséphine. Le ton en est bien différent !

Par ailleurs, en complément, vous trouverez également ci-après les deux premières lettres connues des échanges épistolaires entre Napoléon et Joséphine.

Des Mazis – Comment, monsieur, qu'est-ce que l'amour ? Eh quoi, n'êtes-vous donc pas composé comme les autres hommes ?

Bonaparte – Je ne vous demande pas la définition de l'amour. Je fus jadis amoureux et il m'en est resté assez de souvenir pour que je n'aie pas besoin de ces définitions métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les choses : je vous dis plus que de nier son existence. Je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel des hommes, enfin je crois que l'amour fait plus de mal... et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire et d'en délivrer le monde.

Des Mazis – Quoi ! L'amour nuisible à la société, lui qui vivifie la nature entière, source de toute production, de tout bonheur. Point d'amour, monsieur, autant vaudrait-il anéantir notre existence !

Napoléon Bonaparte, *Dialogue sur l'amour* (1791)

Je vais me coucher, ma petite Joséphine, le cœur plein de ton adorable image, et navré de rester tant de temps loin de toi ; mais j'espère que, dans quelques jours, je serai plus heureux et que je pourrai à mon aise te donner des preuves de l'amour ardent que tu m'as inspiré.

Tu ne m'écris plus ; tu ne penses plus à ton bon ami, cruelle femme ! Ne sais-tu pas que sans toi, sans ton cœur, sans ton amour, il n'est pour ton mari ni bonheur, ni vie. Bon Dieu ! Que je serais heureux si je pouvais assister à l'aimable toilette, petite épaule, un petit sein blanc, élastique, bien ferme ; par-dessus cela, une petite mine avec le mouchoir à la créole, à croquer. Tu sais bien que je n'oublie pas les petites visites ; tu sais bien, la petite forêt noire. Je lui donne mille baisers et j'attends avec impatience le moment d'y être. Tout à toi, la vie, le bonheur, le plaisir ne sont que ce que tu les fais.

Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Élysée.

Baiser à la bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein, partout, partout !

Lettre de Napoléon Bonaparte à Joséphine,
21 novembre 1796

Vous ne venez plus voir une amie qui vous aime, vous l'avez tout à fait délaissée ; vous avez bien tort, car elle vous est tendrement attachée. Venez demain matin septidi déjeuner avec moi. J'ai besoin de vous voir et de causer avec vous sur vos intérêts.

Bonsoir, mon ami, je vous embrasse.

Veuve Beauharnais

1^{re} lettre (connue) de Joséphine au général Bonaparte,
Paris, 6 vendémiaire an IV (28 septembre 1795)

Je me réveille plein de toi. Ton portrait et le souvenir de l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur ! Vous fâchez-vous ? Vous vois-je triste ? Êtes-vous inquiète ? mon âme est brisée de douleur, et il n'est point de repos pour votre ami... Mais en est-il donc davantage pour moi, lorsque, vous livrant au sentiment profond qui me maîtrise, je puise sur vos lèvres, sur votre cœur, une flamme qui me brûle. Ah ! c'est cette nuit que je me suis bien aperçu que

votre portrait n'est pas vous ! Tu pars à midi, je te verrai dans trois heures. En attendant, *mio dolce amor*, reçois un millier de baisers ; mais ne m'en donne pas, car ils brûlent mon sang.
BP

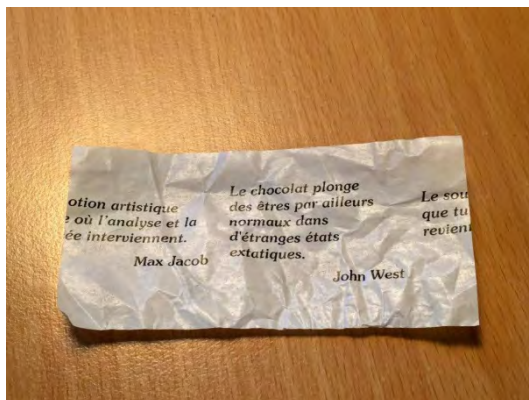
1^{re} lettre (connue) de Napoléon à Joséphine,
[décembre 1795], 7 heures du matin.

Pour l'exercice, il aura été demandé de rédiger une lettre de réponse de l'ami Des Mazis à Bonaparte au vu de ce changement radical de perspective. Ou bien de poursuivre le début de la nouvelle. Pourquoi pas d'imaginer une réponse de Joséphine à Bonaparte, une lettre de De Mazis à Joséphine, de Joséphine à De Mazis...

J'imaginai d'écrire moi-même une lettre que l'ami De Mazis aurait pu adresser à Napoléon en son exil du bout du monde de Sainte-Hélène.

La voici.

Petite précision (mais qui a son importance !) : l'atelier du jour étant le premier de la nouvelle année, chaque participant s'est vu offrir une praline en papillote dont l'emballage contenait une citation de personnage célèbre. Ayant eu moi-même droit à ma petite douceur, je me suis amusé à intégrer dans le texte qui suit le message que le hasard m'avait destiné...



**« Et le soufflet du vent sur vos joues,
pour unique baiser »**

Comment mon ami, vous qui naguère n'aviez pas de mots assez rudes pour dénigrer l'amour, avez-vous pu succomber ainsi à ses charmes fallacieux !

Vous voilà bien puni d'en être aujourd'hui réduit à vous promener en songe dans les petites forêts noires de naguère, avec désormais pour tout sein blanc à embrasser la maigre dune de sable vers laquelle, me dites-vous dans votre dernière lettre, vous traînez votre vieille carcasse fatiguée, pour autant que le mal qui vous ronge cruellement concède à vous accorder quelque répit.

Las, de la douceur des femmes, il ne vous reste plus guère que ce prénom à caresser : Hélène. Et encore, une Sainte !

Et le soufflet du vent sur vos joues, pour unique baiser. Le cœur rongé de sel et de solitude.

Ah ! Mon pauvre ami, comme je vous plains ! Moi qui tout au contraire me suis efforcé de suivre les judicieux conseils que vous me prodiguez en votre jeunesse. Ce dialogue resté fameux sur l'amour que votre passion des lettres vous fit alors coucher sur le papier. Que n'en n'êtes-vous donc pas resté là, vous voilà aujourd'hui dans de beaux draps d'infortune...

Croyez-m'en, Napoléon aurait dû se fier à Bonaparte !

Pour ma part, comme vous le savez, je suis fermement resté célibataire. Et je m'en complimente ! Ayant ainsi toujours échappé aux tourments et à la tyrannie de la passion. Je me suis cantonné à de vigoureuses et saines relations hygiéniques. Tandis que pour vous, mon pauvre ami, l'amour fut comme le chocolat, qui plonge des êtres par ailleurs normaux dans d'étranges états extatiques.

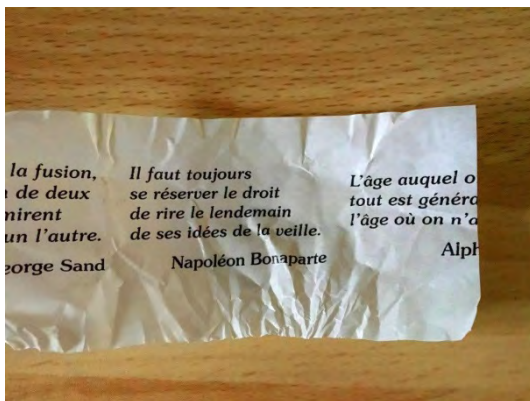
Sachez néanmoins que je n'ai jamais cessé de vous aimer comme un frère en dépit de vos égarements. Et de cela, je me félicite sans réserve et forme le vœu que la pensée de cet amour fidèle et constant puisse au moins un peu adoucir les terribles tourments que vous cause cet exil du bout du monde.

Votre très cher et vieil ami De Mazis.

Bertrand Runtz

Petit clin d'œil supplémentaire du hasard, qui décidément n'est pas avare de facéties, voici la copie d'un message SMS reçu juste à la suite de l'atelier...

« Voilà la phrase que François a découverte dans le chocolat qu'il n'avait pas dégusté au cours de l'atelier. Nous trouvons que vous poussez le raffinement vraiment loin. Bien cordialement. »



- ★ *Pour la deuxième proposition du jour autour des lettres amoureuses, nous avons légèrement bifurqué et emprunté la voie (mais aussi la voix) de l'amour maternel. Pour ce faire, nous avons lu plusieurs extraits tirés des « Lettres à sa fille » de Calamity Jane.*

Pour reprendre l'avant-propos de l'édition de 2014 :

« Cette femme d'exception, qui préférait la vie itinérante et solitaire, a voulu pour sa fille la douceur d'une famille stable et les moyens matériels d'une éducation solide. Elle l'a donc confiée à l'âge d'un an à deux voyageurs originaires de l'est : Jim et Helen O'Neil. Ses lettres sont un formidable témoignage d'amour maternel. »

Cela permettait également de proposer une « correspondance unilatérale », puisque sa fille n'aura eu connaissance de ces lettres qu'après la disparition de sa mère.

Mais est-ce aussi simple que cela ?

S'agit-il vraiment d'une correspondance à sens unique ?

Les lettres étant finalement parvenues à leur destinatrice, nous aimons à penser qu'aucune d'entre elles n'est restée « lettre morte » et que dans son cœur, sa fille a répondu à chacune...

Ce livre dont Jean McCormick () fit la préface en 1949 est d'ailleurs en soi la plus belle lettre de réponse qui se puisse imaginer.*

() Jean McCormick, dite Janey, fille de Calamity Jane, elle-même de son véritable nom Martha Canary.*

Deadwood Territoire du Dakota
25 septembre 1877

Ma chérie,

Ceci n'est pas censé être un journal, et il se peut même que ça ne te parvienne jamais, mais j'aime à penser à toi en train de le lire, page après page, un jour dans les années à venir, après que je serai partie. J'aimerais t'entendre rire en regardant ces photos de moi. Je suis seule dans ma cabane, ce soir et fatiguée. J'ai fait aujourd'hui soixante miles à cheval jusqu'à la poste et suis rentrée ce soir. C'est ton anniversaire et tu as 4 ans aujourd'hui...

28 septembre 1877

Un autre jour est passé, chérie – en fait, trois jours se sont écoulés depuis la dernière fois que je t'ai écrit. Je suis assise à côté de mon feu de camp. Mon cheval Satan est attaché tout près. Tu devrais le voir quand la lumière du feu de camp joue sur son encolure luisante et sur les muscles de ses épaules satinées, avec ses pieds blancs et son losange blanc entre les yeux. C'est un objet de toute beauté. Je suis si fière de lui. Ton père me l'a donné, et j'ai aussi son compagnon de course, King, que j'utilise comme cheval de charge pour les longs trajets, mais je ne l'ai pas pris avec moi dans ce voyage. Je peux entendre les coyotes et les loups, et la plainte saccadée des chiens indiens près de leurs camps. Il y a des milliers de sioux dans cette vallée, je n'ai pas peur d'eux. Ils pensent que je suis cinglée et ne me font jamais mal...

Juillet 1879

Chère Janey,

Il m'est impossible d'emporter le vieil album pour y écrire, aussi trouveras-tu ici et là des pages ajoutées. Mon encre a gelé tant de fois qu'elle est presque gâtée...

Deadwood, juin 1902

Je suis malade et n'ai plus pour longtemps à vivre. J'emporte de nombreux secrets avec moi Janey. Ce que je suis et ce que j'aurais pu être.
Je ne suis pas aussi...

Calamity Jane, *Lettres à sa fille*

À la suite de cette lecture, les participants ont imaginé qu'une lettre de Calamity à sa fille, qu'une lettre de la fille à sa mère...

J'ai moi-même écrit une lettre à la petite Janey, que j'ai datée du 21 août 1879.

Deadwood Territoire du Dakota
21 août 1879

Ma chérie,

J'ai bien cru que je ne pourrais jamais t'écrire cette lettre. Aujourd'hui, des bandits m'ont attaquée pour me voler Satan et King, mes deux fidèles compagnons. J'ai pensé ma dernière heure arrivée. Mais ils ne savaient pas à qui ils avaient à faire. J'en ai tué un d'une balle en pleine tête et crois-moi, il en a perdu le sourire ! Ce n'était pas beau à voir ma chérie, mais c'est ici la dure loi de l'ouest sauvage. J'en ai blessé un autre au bras et si tu veux mon avis, il n'est pas prêt de se resservir d'un pistolet. Quant au troisième, il a lâchement pris la fuite. Je ne remercierais jamais assez ton papa qui m'a appris à tirer. Quand je pense à la manière dont il a été abattu, de plusieurs

balles dans le dos, cela me rend tellement triste. Mais c'est ainsi, on ne revient pas sur son passé.

Pourtant ce soir, vois-tu, je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que ces bandits en finissent avec moi ! Qu'as-tu donc besoin d'une mère qui t'a abandonnée en te confiant à d'autres ? Tu serais bien en droit de me le reprocher un jour.

Oui, peut-être aurait-il mieux valu que ce soit moi qui reçoive cette balle entre les deux yeux ! Et que je ne sois pas là, ce soir, au coin de mon feu de camp à rédiger cette lettre...

Lorsque tu la liras, sache que si l'encre a coulé par endroit c'est que ta pauvre mère a pleuré en pensant à ce qui aurait pu être et ce qui est.

Heureusement, Satan s'est approché de moi et m'a poussé un peu dans le dos comme s'il comprenait et voulait me consoler. Puis il a henni et on aurait dit qu'à présent il se moquait de moi. C'est vraiment un bon cheval !

Au revoir pour le moment.

Toujours ta mère

Jane Hickok

(Alias Bertrand Runtz)

- ★ *Pour la dernière proposition du jour, nous nous sommes cette fois intéressés à une correspondance autour de l'amour des livres... Échange épistolaire entre Helene Hanff, une jeune auteur new-yorkaise, et une librairie en livres anciens de Londres, MARKS & CO., LIBRAIRES, dont elle a lu une annonce dans un journal.*

Comme pour l'ouvrage précédent de Calamity Jane « Les lettres à sa fille », il s'agit à nouveau d'une véritable correspondance qui court sur plus de 20 ans. Mais avec cette fois des allers et retours, qui rapidement vont bien au-delà des simples recherches de livres du début...

Un journaliste de « Newsweek » dira : « 84, Charing Cross Road fait partie de ces livres cultes que l'on se prête entre amis, transformant ses lecteurs en autant de membres d'une même société secrète. »

Agrandissons donc le cercle des initiés !

Helene Hanff
14 East 95th ST.
New York City

5 octobre 1949

MARKS & CO., LIBRAIRES
84, Charing Cross Road
Londres, W.C.2
Angleterre

Messieurs :

D'après votre publicité dans le *Saturday Review of Literature*, vous êtes spécialisé dans les livres épuisés. L'expression « libraires en livres anciens » m'effraie un peu parce que, pour moi, « anciens » est synonyme de « chers ». Je suis un écrivain sans fortune mais j'aime les livres anciens et tous ceux que je voudrais avoir sont introuvables ici, en Amérique, sauf dans des éditions rares et très chères, ou bien chez Barnes & Noble, qui vend à des prix abusifs des exemplaires très défraîchis ayant appartenu à des écoliers.

Vous trouverez ci-joint la liste de mes « problèmes » les plus urgents. Si vous avez des exemplaires d'occasion en bon état des ouvrages figurant sur la liste, à moins de 5 dollars pièce, pourriez-vous avoir la bonté de considérer la présente comme une commande et me les faire parvenir ?

Sentiments distingués.

Helene Hanff

MARKS & CO., LIBRAIRES
84, Charing Cross Road
Londres, W.C.2

7 avril 1950

Mademoiselle Helene Hanff
14 East 95th street
New York 28, New York
USA

Chère Mademoiselle,

Je dois vous remercier pour le colis de Pâques qui est bien arrivé hier et nous a fait grand plaisir. Nous avons tous été ravis par les conserves et par la boîte d'œufs frais. Tout le personnel se joint à moi pour vous remercier d'avoir pensé à nous avec autant de générosité.

Je suis désolé que nous n'ayons pas été en mesure de vous envoyer aucun des livres que vous avez demandés. Pour ce qui est du livre de poèmes d'amour, il nous arrive de temps en temps d'en avoir un qui corresponde à votre description. Pour le moment, nous n'en avons pas en stock mais nous allons en chercher un pour vous.

Encore mille mercis pour le colis.

Veuillez agréer, chère Mademoiselle, l'expression de notre considération distinguée.

Frank Doel
p/o Marks & CO.

MARKS & CO., LIBRAIRES
84, Charing Cross Road
Londres, W.C.2

7 avril 1950

Mademoiselle Helene Hanff
14 East 95th street
New York 28, New York
USA

Chère Mademoiselle,

Chaque fois que je vous envoie une facture, je meurs d'envie d'y joindre subrepticement un petit mot, mais Frank pourrait trouver cela inconvenant de ma part, aussi je vous serais reconnaissante de ne pas lui parler de cette lettre. Cela peut paraître un peu collet monté et pourtant Frank ne l'est pas du tout, en fait il est très gentil, vraiment très gentil, c'est seulement qu'il vous considère plutôt comme sa correspondante personnelle, du fait que toutes vos lettres et

colis lui sont adressés. Mais j'ai juste pensé que j'aimerais bien vous écrire de mon côté.

Nous adorons tous vos lettres et essayons d'imaginer à quoi vous ressemblez. J'ai décidé que vous étiez jeune, très raffinée et très élégante. Le vieux M. Martin pense que vous devez avoir l'air intellectuel en dépit de votre merveilleux sens de l'humour. Vous ne pourriez pas nous envoyer une petite photo ? Ça nous ferait vraiment très plaisir de l'avoir. Si vous êtes curieuse à propos de Frank, sachez qu'il a entre trente-cinq et quarante ans, qu'il est plutôt bien de sa personne, qu'il est marié à une jeune Irlandaise très charmante, qui est sa seconde femme, je crois.

Tout le monde vous est tellement reconnaissant pour votre colis. Mes enfants (une fille de 5 ans et un garçon de 4 ans) étaient aux anges : avec les raisins secs et l'œuf, j'ai pu leur faire un gâteau !

J'espère que le fait que je vous ai écrit ne vous aura pas choquée. Surtout, n'en parlez pas à Frank lorsque vous lui écrirez.

Bien amicalement.

Cecily Farr

P.-S. Je vais mettre mon adresse au dos au cas où vous désireriez que je vous envoie quelque chose de Londres.

C.F.

Helene Hanff, 84, Charing Cross Road

Après la lecture de ces lettres se répondant, il aura donc été demandé aux participants d'écrire à leur tour une demande... une réponse...

*

ANNEXE

Durant l'atelier, il aura été également évoqué une nouvelle de Julio Cortázar *La santé des malades* incluse dans le recueil *Tous les feux le feu*.

Portraits croisés

En 1809, le peintre Anne-Louis Girodet met la touche finale au fameux portrait de Chateaubriand, troublant par sa similitude (tel un reflet inversé) avec celui de Napoléon exécuté en 1804 par François Gérard. Napoléon devait en concevoir une grande jalousie. Mais finalement, les deux hommes qui n'ont jamais réellement su se parler de leur vivant ne poursuivent-ils pas aujourd'hui encore un dialogue posthume, par portraits interposés ?



- ★ *Dans un premier temps, en contrepoint de ces deux portraits picturaux, il aura été fait lecture de plusieurs portraits littéraires de Chateaubriand :*

Girodet avait mis la dernière main à mon portrait. Il le fit noir comme j'étais alors ; mais il le remplit de son génie. M. Denon reçut le chef-d'œuvre pour le salon ; en noble courtisan, il le mit prudemment à l'écart. Quand Bonaparte passa sa revue de la galerie, après avoir regardé les tableaux, il dit : « Où est le portrait de Chateaubriand ? » Il savait qu'il devait y être : on fut obligé de tirer le proscrit de sa cachette. Bonaparte, dont la bouffée généreuse était exhalée, dit, en regardant le portrait : « Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,
livre XVIII, chapitre 5

Des auteurs français de ma date, je suis quasi seul qui ressemble à ses ouvrages : voyageur, soldat, publiciste, ministre, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint l'Océan, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées que j'ai étudié les princes, la politique et les lois.

Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partagèrent le sort ; dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen âge et de la Renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, du Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantès ! En France, anciennement, nos cantiques et nos récits nous parvenaient de nos pèlerinages et de nos combats ; mais, à compter du règne de Louis XIV, nos écrivains ont trop souvent été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque.

Moi, bonheur ou fortune, après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, après avoir revêtu la casaque et le cafetan du Mamelouck, je me suis assis à la table des rois pour retomber dans l'indigence. Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités et des protocoles ; j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves ; à la réédification et à la démolition des trônes ; j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire : et ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit avec les filles de mon imagination, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, sans parler de ce que je pourrais appeler les réalités de mes jours, si elles n'avaient elles-mêmes la séduction des chimères. J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée.

Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,
livre XLII, chapitre 17

Le vicomte de Chateaubriand était de petite taille, chétif ; son front haut, très développé, révélait le génie. Comme sont en général les gens maigres et nerveux, il était d'une sensibilité extrême ; un rien le faisait pleurer.

Adolphe Pâques (coiffeur parisien de Chateaubriand de 1840 à 1848), cité dans le n° 5 des *Cahiers de la Maison de Chateaubriand*

★ **Dialogue posthume**

À la suite de quoi, il aura été demandé aux participants d'imaginer un dialogue posthume entre les deux hommes. Une piste pour amorcer celui-ci pouvant être les similitudes de posture, notamment en ce qui concerne la main droite... Napoléon, reprochant à Chateaubriand de se moquer de lui en le singeant, alors même qu'il souffrait peut-être déjà d'un mal d'estomac, qui par la suite devint sans doute un cancer auquel il finit par succomber ().*

(*) Voir https://www.lemonde.fr/planete/article/2007/01/18/selon-une-nouvelle-etude-napoleon-serait-bien-mort-d-un-cancer-de-l-estomac_856795_3244.html

De même, le paysage en arrière-plan, avec pour Napoléon La Malmaison dans toute sa splendeur et du côté de Chateaubriand les ruines du Colisée de Rome (comme pour signifier à Napoléon que même les empires les plus glorieux finissent en ruine), pourra être le motif d'une dispute post mortem...

À noter que Chateaubriand, dans son portrait, se trouve en quelque sorte placé au-dessus des contingences temporelles et semble pour sa part contempler les siècles écoulés du haut de son regard d'écrivain dont les textes restent quant à eux immortels...

On pourra lire en complément avec profit un article de Céline Gautier sur le site d'histoire de la Fondation Napoléon : <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/articles/le-portrait-de-chateaubriand-par-girotet-au-salon-de-1810/>

À suivre, une piécette de théâtre imaginée durant l'atelier et dans laquelle Bonaparte règle ses comptes avec le vicomte...

Le mot de la fin

Piécette en un acte pour deux personnages : François-René de Chateaubriand et Napoléon Bonaparte.

Une chambre tendue de draps blancs.

Elle est vide, hormis un lit placé en son centre. Un vieillard y repose, les mains jointes. Un cierge se consume à son chevet. Chateaubriand vient de mourir.

Dans le fond, deux draps s'écartent et laissent passer un tout jeune homme en uniforme de Grenadier à pied de la garde, coiffé de son légendaire « petit chapeau ». C'est Napoléon, avant l'heure...*

Il s'avance avec un air vivement réjoui et vient se placer à la droite du lit. Il se frotte les mains avec enthousiasme. On peut voir ses lèvres remuer comme s'il s'adressait à la dépouille de Chateaubriand. Mais de la salle, on ne perçoit rien.

Dans les coulisses, les trois coups se font entendre.

Alors que le dernier résonne encore, un courant d'air agite les draps. La flamme du cierge se trouve mouchée tandis que dans le même temps, le vicomte ouvre soudain les yeux et cherche désespérément son souffle. Il se tâte la poitrine.

Puis il se redresse péniblement sur son séant. Il a l'air désorienté, on le serait à moins. Il regarde autour de lui et découvre Napoléon qui s'était légèrement reculé.

Chateaubriand marque un temps d'arrêt.

~

Napoléon – Eh bien, Mon très cher et vieil ennemi, voici que nous nous retrouvons... Enfin ! Vous y aurez mis le temps ! Pas moins de vingt-sept longues années...

Chateaubriand – Ah ! Vous ici. Évidemment... Mais j'hésitais à vous reconnaître, vous voilà prodigieusement changé en votre mort.

Napoléon (qui se met à sautiller sur place comme le fringant jeune homme dont il a la mine).

Il est vrai. Vous verrez, la camarade en son empire a certaines complaisances envers les pauvres mortels que nous sommes. Il faut bien quelques compensations, me direz-vous. Ici, nous avons le loisir de récupérer l'apparence de notre choix parmi les différents âges de notre existence.

Pour ma part, j'ai décidé d'en revenir à ma jeunesse, lorsque je me rêvais à votre place et peut-être bien vous à la mienne...

(Napoléon sourit.)

* Pour en savoir davantage sur le « Petit chapeau » de Napoléon :
<https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/objets/chapeau-de-napoleon/>

Lorsque je caressais ce rêve d'écriture, sans résultat probant, je vous le concède. Les véritables muses se refusèrent fâcheusement à moi. Las, il fallut bien me satisfaire de ma douce et cruelle Joséphine... Puis le tumulte et le fracas de ma vie, que vous savez, m'emportèrent. Jusqu'à cette lente et terrible agonie, loin de mon cher peuple, loin de vous, mon très cher et vieil ennemi. Mais laissons cela, désormais je vais avoir le temps de revenir à mes premières amours. Tout le temps qu'il faudra. Et savez-vous, la mort m'a accordé une audience. En reconnaissance de mes innombrables services rendus au titre de grand pourvoyeur d'âmes, elle m'a accordé le privilège de pouvoir choisir une âme – une seule parmi toutes ! – et de me l'adjoindre comme secrétaire particulier afin que je réalise enfin mon grand œuvre littéraire...

Et vous voici ! Désormais, mon cher vicomte, vous êtes mien ! Pour l'éternité.

Allons, au travail !

Rideau.

© Bertrand Runtz – Maison de Chateaubriand – février 2019

Pendant ce temps, dans le parc de la Vallée-aux-loups, l'hiver s'éloigne sous les tendres coups de dents des perce-neiges...



Vallée-aux-Loups, Maison de
Chateaubriand, 9 février 2019
© Bertrand Runtz

★ **Le portrait « monstrueux »**

Où il aura été donné en lecture aux participants un portrait falsifié, sans qu'ils en soient bien sûr mis au courant. Celui-ci étant composé de fragments tirés de plusieurs ouvrages, dont notamment Frankenstein, afin de composer un seul et « monstrueux » portrait littéraire tout comme la créature était créée à partir de plusieurs morceaux de corps humains...

La consigne étant de prolonger ce texte en dévoilant qui est ce personnage et quels sont ses liens avec le narrateur, tout cela au cours d'une courte saynète dialoguée ou non...

Notre créature littéraire :

La porte était ouverte, nous étions en été. Je revois encore cette silhouette, livide et nette, pitoyablement respectable, d'un air de désespoir incurable ! **Grand Dieu !** Sa jambe gauche était coupée à la hauteur de la hanche, il s'appuyait sur une béquille, qu'il maniait fort adroitement en sautillant à la manière d'un oiseau. Il était grand et vigoureux. Sa peau jaunâtre, tendue à l'extrême, dissimulait à peine ses muscles et ses artères. Sa longue chevelure était d'un noir brillant et ses dents d'une blancheur de nacre. Mais ces avantages ne formaient qu'un contraste plus monstrueux avec ses yeux dont la couleur semblait presque la même que celle, blême, des orbites. Il avait la peau ridée et les lèvres noires et minces. Sa peau sentait la litière de cheval et sa barbe poussait blanche dans les replis du cou.

Puis il aura été fait lecture des extraits de textes originaux ayant servi à la composer :

En réponse à ma petite annonce, un jeune homme apparut immobile, un matin, sur le seuil de mon étude : la porte était ouverte, nous étions en été. Je revois encore cette silhouette, livide et nette, pitoyablement respectable, d'un air de désespoir incurable ! C'était Bartleby.

Herman Melville, *Bartleby*

Sa jambe gauche était coupée à la hauteur de la hanche, il s'appuyait sur une béquille, qu'il maniait fort adroitement en sautillant à la manière d'un oiseau. Il était grand et vigoureux, sa face au teint terreux était laide mais intelligente et souriante. Il semblait d'excellente humeur, sifflotant en circulant parmi les tables, disant un mot aimable ou tapant sur l'épaule de l'un ou l'autre de ses clients préférés.

Robert Louis Stevenson, *L'île au trésor*

Grand Dieu ! Sa peau jaunâtre, tendue à l'extrême, dissimulait à peine ses muscles et ses artères. Sa longue chevelure était d'un noir brillant et ses dents d'une blancheur de nacre. Mais ces avantages ne formaient qu'un contraste plus monstrueux avec ses yeux stupides dont la couleur semblait presque la même que celle, blême, des orbites. Il avait la peau ridée et les lèvres noires et minces.

Mary Shelley, *Frankenstein*

Mon voisin dormait, affaissé contre mon épaule. Sa casquette écossaise avait glissé vers sa nuque, mais ses mains tenaient toujours serré contre sa poitrine une grande enveloppe brune frappée du cachet d'un radiologue. Sa peau sentait la litière de cheval et sa barbe poussait blanche dans les replis du cou.

Philippe Claudel, *Quelques-uns des cent regrets*

★ **Palette littéraire**

En accompagnement du dernier exercice, il aura été fait lecture d'un extrait de mon roman « Reine d'un jour » :

Ce n'est pas ma mère, et encore moins ma marâtre. Mon père ne s'est jamais remarié.

Dans la famille, on ne remplace pas les disparus.



© Bertrand Runtz

Cette femme au visage triste et marqué, la couronne légèrement de guingois, encadrée par les ombres portées du lustre, mais qu'on dirait plutôt produites par des grilles ou bien des bois d'animaux fantastiques, est ma tante, la sœur de mon père, la petite dernière.

Celle qui fut conçue en pleine crise de delirium tremens et qui vint au monde toute tordue, la tête collée sur une épaule. Qui connut la caresse glacée d'une lame avant même la main de celle qui l'avait enfantée. La femme qui n'a pas de nom, et pour ainsi dire guère plus d'existence propre. On les lui a volés.

Bertrand Runtz, *Reine d'un jour*

Puis après avoir évoqué des pistes sur ce que peuvent être les différentes approches d'un portrait, physique, psychologique..., il aura été donné comme instruction de faire au choix un ou plusieurs portraits littéraires d'un personnage

célèbre tiré au hasard dans un chapeau... en s'inspirant des caractéristiques de différents courants picturaux (limités à 5 bien distincts).

Naturaliste – Impressionniste – Cubiste – Surréaliste – Abstrait

Liste des personnages

<i>Fiodor Dostoïevski</i>	<i>Jeanne d'arc</i>
<i>Le Capitaine Crochet</i>	<i>Tintin</i>
<i>La Castafiore</i>	<i>Le Capitaine Haddock</i>
<i>Édith Piaf</i>	<i>Marilyn Monroe</i>
<i>Brigitte Bardot</i>	<i>Vercingétorix</i>
<i>Victor Hugo</i>	<i>La mère Denis (des publicités Vedette)</i>
<i>Napoléon</i>	<i>Françoise Sagan</i>
<i>Dalida</i>	<i>Charles Trenet</i>
<i>Joséphine Baker</i>	<i>La Joconde</i>
<i>Louis de Funès</i>	<i>Blanche Neige</i>
<i>Tarzan</i>	<i>Calamity Jane</i>
<i>Joker (on peut choisir un personnage à sa convenance)</i>	

Pour ma part, j'ai pioché et tenté le portrait impressionniste qui suit :

Éclipse de lune

Je suis sortie sur la terrasse, l'air avait la douceur indicible d'un baiser volé.

J'ai traversé la terrasse pour aller m'appuyer à la fraîcheur métallique de la balustrade. Là-bas, la lune éclairait la mer. *Un peu de soleil dans de l'eau froide...* Et par un effet d'optique, les palmiers de la promenade, avec leurs longues chevelures effrangées retenant des reflets d'or, semblaient autant d'étoiles de mer abandonnées par le ressac.

J'ai souri en levant ma coupe de champagne. J'ai songé à Serge, resté à l'intérieur. Il m'a même semblé le voir, penché au-dessus de la table de roulette, son beau visage d'ordinaire toujours un peu absent à lui-même soudain enflammé par l'excitation du jeu, les muscles des mâchoires contractés, une veine pulsant à la tempe, comme lorsque je le surprends en train de jouir. Mon adorable Serge, qui peut-être, entre deux annonces du croupier, se demandait ce que je faisais, pourquoi je tardais à revenir. Mais les jeux étaient faits, rien n'allait plus. Qu'il continue donc à s'interroger, ai-je pensé, le pauvre chou... Impair, passe et manque... J'ai remis nerveusement en place ma frange d'un petit coup de tête.

Sur la mer, la lune avait encore baissé. Il m'a semblé qu'elle déroulait une route de lumière, entre elle et moi. Je l'ai interprété comme le signe irrévocable qu'il était temps désormais que je m'éclipse. Sur le parking, mon Aston Martin m'attendait. Serge s'en remettrait. Il se remettait de tout.

Une autre coupe de champagne, peut-être une pleine bouteille pour faire bonne figure, et il retrouverait une autre fille, à qui il murmurerait les mêmes mots définitifs. Et tendrement désinvoltes. Je lui faisais confiance. Je n'étais même pas triste.

Pourquoi l'aurais-je été ?

Il y avait longtemps que j'avais renoncé à mes dernières illusions...

J'ai lancé ma coupe vide dans la nuit, le jardin en contrebas. Elle a disparu sans le moindre bruit.

Comme si elle n'en finissait pas de choir.

À présent, j'avais un livre à écrire.

B. Runtz, alias F. Sagan

© Bertrand Runtz – Maison de Chateaubriand – février 2019

Note : *Un peu de soleil dans l'eau froide* est le titre d'un roman de Françoise Sagan paru en 1969.

On notera que ce 5^e atelier s'est déroulé le samedi 9 février 2019 et que Fiodor Dostoïevski est précisément mort le 9 février 1881. Cet atelier lui est modestement dédié...



Pour ceux qui souhaiteraient en apprendre davantage sur lui :

https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Fedor_Mikhaïlovitch_Dostoïevski/116965

Par ailleurs, une fois de plus, l'atelier se sera déroulé sous la bienveillante tutelle du Maître des lieux qui désormais a le temps pour lui et qu'il me semble presque voir sourire, à travers l'austérité du marbre.

Et qui aurait pu dire :

ÉCRIVAINS, SONGEZ QUE, DU HAUT DE
CETTE BIBLIOTHÈQUE, QUARANTE
SIÈCLES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE VOUS
CONTEMPLER...

*Pour reprendre la formule célèbre de son
très cher et vieil adversaire :*

SOLDATS, SONGEZ QUE, DU HAUT DE CES
PYRAMIDES, QUARANTE SIÈCLES
D'HISTOIRE VOUS CONTEMPLER

Bonaparte



© Bertrand Runtz

★ Références bibliographiques des ouvrages cités

« Mémoires du Grand-Bé » (27/10/2018)

- Bertrand Runtz, *Amère* (Éditions Finitude, 2005 ; Pocket, 2007)
- Laurent Gaudé, *Je finirai à terre*, nouvelle extraite de : *Les Oliviers du Négus* (Actes Sud, 2011)
- John Donne, *Devotions upon Emergent Occasions* (1624)
- Courtney Collins, *Sous la terre* (Buchet-Chastel, 2013)
- Philippe Claudel, *Au revoir Monsieur Friant* (Stock, 2016)

« En campagne » (17/11/2018)

- Curzio Malaparte, *Kaputt* (Denoël, 2006)
- Charles Baudelaire, *La cloche fêlée*, poème tiré des *Fleurs du mal* (1857)
- Napoléon Bonaparte, *Sur le suicide*, nouvelle extraite du recueil *Le masque prophète* (L'Esprit du temps, 2011)
- Patrick Rambaud, *La bataille* (Grasset, 1997)

« L'objet voyageur » (15/12/2018)

- Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre* (1794)
- Bernard Lavilliers, *Les Aventures d'un billet de banque* (album *Le Stéphanois*, 1974)
- Kirsty Gunn, *Le pays où l'on revient toujours* (10/18, 2000)
- Pierre Jourde, *Pays perdu* (L'Esprit des Péninsules, 2003)
- André Dhôtel, *Le pays où l'on n'arrive jamais* (Prix Femina 1955) (J'ai lu, 1999 / Flammarion jeunesse, 2015)
- André Bucher, *Le pays qui vient de loin* (Sabine Wespieser, 2003)

« Lettres amoureuses » (12/01/2019)

- Napoléon Bonaparte, *Dialogue sur l'amour*, texte extrait du recueil *Le masque prophète* (L'Esprit du temps, 2011)

- *Lettres d'amour de Napoléon à Joséphine*, textes lus par Pierre Fresnay (1 CD audio, EPM – Éponymes Littérature, janvier 2011)
→ À consulter aussi :
Lettres de Napoléon à Joséphine : <http://biblioteca.org.ar/libros/168107.pdf>
- Calamity Jane, *Lettres à sa fille* (Rivages poche, nouv. éd. 2014)
- Helene Hanff, *84, Charing Cross Road* (Le livre de Poche, 2003)
- Julio Cortázar, *La santé des malades*, dans *Tous les feux le feu* (Gallimard, coll. L'Imaginaire, 2004)

« Portraits croisés » (09/02/2019)

- Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850)
- Adolphe Pâques, *Le coiffeur de Chateaubriand* (1872), cité dans le n° 5 des *Cahiers de la Maison de Chateaubriand* (2013)
- Herman Melville, *Bartleby* (1856)
- Robert Louis Stevenson, *L'île au trésor* (1883)
- Mary Shelley, *Frankenstein* (1818)
- Philippe Claudel, *Quelques-uns des cent regrets* (Balland, 2000 ; rééd. Gallimard, Folio, 2006)
- Bertrand Runtz, *Reine d'un jour* (Éditions Finitude, 2010)